

The Player

Robert Altman
1992. Etats-Unis. 120 min. Couleurs



Synopsis

Griffin Mill, directeur de production dans une Major Company, reçoit des menaces de mort d'un inconnu dont il n'aurait pas accepté le scénario. Il se retrouve impliqué dans une enquête policière qui aurait pu être l'un de ses propres films. Croyant avoir trouvé l'auteur de ces menaces, il le tue. Mais celles-ci persistent. Mill entretient une liaison avec June, la compagne du scénariste qu'il a tué. Convoqué par la police pour une confrontation devant témoin, il est disculpé. Grâce à ses talents de manipulateur, son cynisme et son charme, Griffin va s'en sortir et connaître une formidable ascension professionnelle.

Avec ce thriller satirique adapté d'un roman de Michael Tolkin et primé à Cannes pour sa mise en scène et l'interprétation de Tim Robbins, le réalisateur iconoclaste Robert Altman effectue un retour triomphal à Hollywood. La vie et le cinéma s'entremêlent dans une intrigue qui met en scène une centaine de grands acteurs et révèle la face cachée de « l'usine à rêves »...

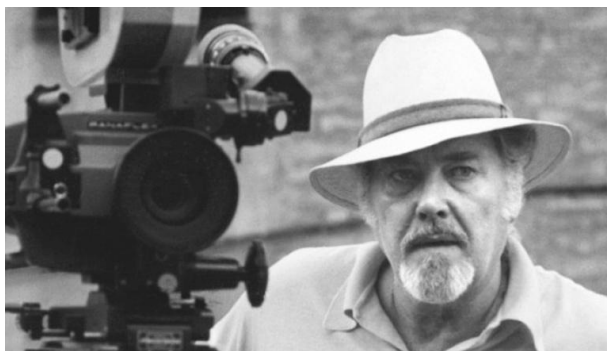
Fiche technique

Titre	<i>The Player</i>
Titre original	<i>The Player</i>
Réalisation	Robert Altman
Scénario	Michael Tolkin, d'après son roman éponyme
Production	David Brown, Michael Tolkin et Nick Wechsler
Sociétés de production	Avenue Pictures, Spelling Entertainment
Distribution	Fine Line Features (USA) ; Les Films Number One (France)
Musique	Thomas Newman
Photographie	Jean Lépine
Budget	8 000 000 \$ (estimation)
Pays d'origine	Etats-Unis
Langue	Anglais
Genre	Comédie dramatique
Durée	120 minutes
Sortie	10 avril 1992

Distribution

Tim Robbins	Griffin Mill
Greta Scacchi	June Gundmundsdottir
Whoopi Goldberg	L'inspecteur Susan Avery
Fred Ward	Walter Stuckel
Peter Gallagher	Larry Levy
Brion James	Joel Levison
Cynthia Stevenson	Bonnie Sherow
Vincent Phillip D'Onofrio	David Kahane
Dean Stockwell	Andy Civella
Lyle Lovett	Detective DeLongpre
Richard E. Grant	Tom Oakley
Sydney Pollack	Dick Mellen

Robert Altman



Robert Altman est un réalisateur, producteur et scénariste américain né le 20 février 1925 à Kansas City dans le Missouri et mort le 20 novembre 2006 à Los Angeles. Il débute sa carrière par la réalisation de courts-métrages mais se fait connaître grâce à son documentaire sur l'acteur James Dean en 1957. Par la suite, il

dirige de nombreux épisodes de séries comme *Bonanza*. En 1963, il crée sa propre société de production « Lion's Gate Films ». Il porte un regard amusé et souvent satirique sur le monde et les gens qui l'entourent en se penchant sur des genres divers comme le polar, le western ou des films plus intimistes. Il connaît la consécration en 1970 grâce au film *M*A*S*H* qui lui permet de recevoir la Palme d'Or au festival de Cannes. A la fin des années 1970, il reprend son travail à la télévision mais revient en 1992 avec le film *The Player*. Sa carrière a été saluée en 1993 par un lion d'or au festival de Venise, en 2002 par un Ours d'honneur à Berlin et en 2006 par un oscar d'honneur pour l'ensemble de sa carrière.

Ses films *M*A*S*H* et *Nashville* ont été sélectionnés par le National Film Preservation Board pour inscription au National Film Registry afin d'être conservés à la Bibliothèque du Congrès.

Filmographie sélective

- 1955 :** *The Perfect Crime*
- 1957 :** *The James Dean Story*
- 1970 :** *M*A*S*H*
- 1970 :** *Brewster McCloud*
- 1971 :** *John McCabe (McCabe & Mrs. Miller)*
- 1974 :** *Nous sommes tous des voleurs (Thieves like us)*
- 1974 :** *Les Flambeurs (California Split)*
- 1975 :** *Nashville*
- 1976 :** *Buffalo Bill et les indiens (Buffalo Bill and the Indians)*
- 1977 :** *Trois femmes (3 women)*
- 1978 :** *Un Mariage (A Wedding)*
- 1979 :** *Quintet*
- 1979 :** *Un Couple parfait (A Perfect Couple)*
- 1980 :** *Popeye*
- 1982 :** *Health*
- 1985 :** *Fool for Love*
- 1992 :** *The Player*
- 1994 :** *Prêt-à-Porter*
- 1996 :** *Kansas City*
- 1999 :** *Cookie's Fortune*
- 2000 :** *Docteur T et les Femmes (Dr T & the Women)*
- 2001 :** *Gosford Park*

Une peinture satirique du milieu du cinéma

The Player n'est pas à proprement parler un film sur le cinéma, mais en situant l'action à Hollywood, Altman pose un regard sur ce monde qu'il connaît bien. Le meurtre du scénariste, la suspicion à l'égard du meurtrier puis sa liberté ne constitue qu'un canevas, servant à la peinture du milieu.

La caméra d'Altman nous plonge dans l'univers des studios de cinéma dès la scène d'ouverture, par le biais d'un long plan-séquence d'anthologie. Le cinéma reste présent dans le film à travers les motifs de la fenêtre ou du miroir, qui introduisent une métaphore de l'écran mais aussi le thème de la mise en abyme, sur lequel repose presque entièrement l'action : le spectateur découvrira à la fin que le scénario se trouvant au cœur de l'intrigue du film relate précisément l'histoire qui vient de se dérouler sous ses yeux.

Pour rendre plus crédible sa description du milieu de la production cinématographique, Altman a fait appel à un grand nombre d'acteurs hollywoodiens. Plus d'une cinquantaine de stars américaines du cinéma jouent en effet leurs propres rôles : Steve Allen, Harry Belafonte, Robert Carradine, Cher, James Coburn, Peter Falk, Jack Lemmon, Andie MacDowell, Cyd Charisse, Burt Reynolds, Julia Roberts, Mimi Rogers, Susan Sarandon, Bruce Willis etc.

Cette incursion dans le milieu professionnel du cinéma permet au réalisateur d'exprimer une vision cynique et désabusée. Le personnage de Griffin Mill incarne et révèle au grand jour l'omnipotence des studios et des producteurs dans le processus de création cinématographique. La dictature du chiffre, l'homogénéité des projets marquée par des suites à répétition, le manque de liberté des auteurs sont autant d'éléments dénoncés par Robert Altman, dont le parcours personnel a pu être mis en corrélation avec un sentiment d'amertume qui semble être à l'œuvre dans ce film vis-à-vis du système hollywoodien.

« La séquence d'ouverture de *The Player* – un des « morceaux » de cinéma les plus euphorisants qu'il ait été donné à un cinéphile de visionner (et d'écouter) depuis longtemps – présente d'entrée de jeu, en plus d'une situation complexe et d'une multitude de personnages, le principe de fonctionnement d'une œuvre dont la construction repose entièrement sur la duplication, le reflet, les jeux de miroirs, la mise en abyme. Dans ce plan-séquence à la grue d'un peu plus de huit minutes, la caméra, toujours en mouvement sauf pour deux pauses à une fenêtre derrière laquelle se discutent d'extravagantes propositions de scénarios, balaie l'espace intérieur et extérieur d'un studio, suivant les déplacements de divers employés ou visiteurs, parmi lesquels deux connaisseurs engagés, justement, dans une conversation animée sur les mérites respectifs de quelques-uns des plans-séquences les plus fameux de l'histoire du cinéma. Clin d'œil au public éclairé, certes, mais au-delà du *private joke* et de la performance technique, l'osmose entre l'option formelle et le contenu du dialogue suggère déjà le concept sur lequel s'échafaude toute l'entreprise. »

Jean-Pierre Coursodon, « *The Player*, Hollywood dans un miroir », in *Positif* n°377, juin 1992.

Une réflexion sur le pouvoir

Ce film est aussi une réflexion sur l'ambition personnelle et l'échec dans les milieux élitistes. La crainte d'être devancé par un concurrent entraîne le personnage principal dans une spirale d'autodépréciation et de dépassement de lui-même au travers de comportements de fuite, de séduction et de violence. La mise en scène qui étouffe le personnage dans des dialogues et le place dans des décors parfois irréels souligne cette dépersonnalisation. Griffin Mill est l'acteur d'un scénario déjà écrit qui le domine complètement. Il passe par plusieurs étapes très symboliques de bouleversement personnel, déclenchées par son obsession de réussite et de reconnaissance.

En s'attaquant aux producteurs hollywoodiens, Altman cible d'une manière plus générale les jeunes ambitieux cyniques, faire-valoir du capitalisme dans sa version la plus inégalitaire, obsédés par l'argent et la réussite, amoraux et matérialistes à l'extrême.



Entretien avec Robert Altman (propos recueillis par Michael Henry)

Le titre s'applique au personnage de Griffin Mill et il a une connotation foncièrement négative. Pourquoi *The Player* ?

C'est une expression usuelle pour désigner quelqu'un qui fait partie d'un jeu et en observe les règles. La règle, ce sera en l'occurrence : employez les grands moyens, tuez quelqu'un, faites fortune, et vous aurez gagné. Le *player* ne crée pas ses propres règles, il suit des règles imposées.

Pour l'observation anthropologique à laquelle vous vous consacrez, Hollywood n'est-il pas le milieu idéal ?

C'est un milieu que je connais bien ; c'est la piscine où j'ai nagé toute ma vie.

Mais vous avez été un outsider au cours de ces dix dernières années.

J'ai été à l'écart pendant un certain temps, mais cela ne veut pas dire que je n'étais plus dans le coup. Je n'ai pas cessé de travailler. On a dit que je m'étais éloigné. C'est faux. C'est eux qui se sont éloignés.

Griffin réunit en sa personne les travers de Hollywood et ceux de la génération yuppie.

Hollywood n'est qu'une métaphore pour notre société. La cible est Hollywood, mais au-delà il est question de cupidité, du syndrome bien connu : « *Accumulez, accumulez, accumulez. Et gardez tout pour vous.* » Ce que nous avons appris à nos enfants, aux jeunes en général, c'est admirer les gens qui ont le plus d'argent – quelle que soit la façon dont ils l'amassent. [...] Des gens qui ont amassé des fortunes, plus qu'ils ne pourront en dépenser de leur vivant. Ils continuent d'accumuler sans rien donner en retour. Sans remettre leur mise en jeu. [...] Ils ne peuvent pas continuer à copier les mêmes formules, à payer leurs cadres toujours plus grassement, et à gonfler les budgets au point qu'un film doit recueillir plus de cent millions de dollars de recettes pour s'amortir.

The Player prouve néanmoins qu'on peut encore faire des films hors du système, et qui subvertissent allègrement ledit système.

Et comment !

Est-ce plus difficile aujourd'hui qu'à l'époque, disons de *John McCabe* ?

Au temps de *John McCabe*, ils étaient davantage intéressés par ce que les artistes voulaient faire, et ils étaient plus regardants sur la qualité des projets. Depuis que les studios sont tombés aux mains des agents d'abord, puis des *executives*, plus personne ne dirige les studios ; il n'y a plus personne au sommet ; il n'y a plus que des vice-présidents et ils ne jurent plus que par les chiffres que débitent leurs ordinateurs.

Jeffrey Katzenberg, de Walt Disney, déclarait tout de go la semaine dernière que le cinéma hollywoodien était une industrie et qu'il fallait laisser le cinéma comme art aux Européens.

Cela recoupe parfaitement ce que dit *The Player*. Lors d'une conférence de presse récente, Brandon Tartikoff, qui dirige Paramount, et Joe Roth, qui dirige la Fox, ont déclaré qu'ils voulaient faire des films qui non seulement fassent de l'argent, mais touchent le public le plus large, toutes générations confondues. Le succès de *The Player* a dû les ébahir. Ils n'en avaient pas voulu, pensant que le public ne marcherait pas. Ils ont beau être payés pour savoir ce que veut le public, ils ne sont pas infallibles.

Source : « Hollywood n'est qu'une métaphore », in *Positif* n° 377, p 8.

Dans la presse

« Sa charge contre le système des néo-studios est certes des plus plaisantes, voire jouissives, qui soient. S’y retrouvent les ingrédients classiques de la contestation-maison : scénaristes-créateurs contre producteurs-nababs, nécessairement incultes, stupides et seulement préoccupés d’audience. Un sujet que l’on ne peut pas résumer vingt-cinq mots ou cinq minutes maximum (le « pitch ») est hors-normes, inacceptable. [...] Plutôt qu’une quelconque élucubration personnelle et aléatoire, il vaut cent fois mieux proposer *Le Lauréat*, *vingt ans après* ou *Ghost Busters meet Pretty Woman*, au moins l’interlocuteur du studio sait de quoi il s’agit et sur quoi fonder son jugement. Les coups de patte, de griffe, de dent sont multiples, parfaitement ajustés, les coups cinglants pleuvent pour le plus grand plaisir du spectateur. »

Les Cahiers du cinéma n° 457, juin 1992



« Bien forte est l’attirance qui s’exerce sur le spectateur virtuel de *The Player*. Le retour d’Altman après les années maigres et ses films de chambre ; le sujet dont on sait qu’il est une charge contre Hollywood ; la rumeur qui révèle la présence d’une soixantaine de stars, prêtes à soutenir par sympathie pour le sujet l’entreprise d’Altman ; l’afflux des images altmaniennes un peu magiques qu’on gardait au cœur depuis trente ans : un corps dans une piscine, une femme en proie à des hallucinations, un meurtre-fantasme, des fresques éclatantes, un ton vengeur et de la beauté pour le plaisir. *The Player* nous rend le grand Altman. »

Jeune Cinéma n° 215, mai/juin 1992.

« Il serait faux, néanmoins, et rassurant de réduire *The Player* à la critique d'un microcosme hollywoodien : celui des décideurs. Il y a dix ans déjà, Robert Altman déclarait : « *En admettant que je sois un satiriste, c'est avant tout du public que je fais la satire, de ce qu'il attend d'un film...* »¹. Altman est le seul à oser le dire : le public a le cinéma qu'il mérite. C'est parce que les Américains – et quelques autres ! – font la fête à *Terminator 14* et à *Rambo 25* que les écrans du monde entier sont envahis, à longueur de temps, par des navets ahurissants qui feraient douter de l'intelligence humaine. Les Griffin Mill n'existent que parce que nous le permettons. Face à l'infantilisme du cinéma américain et la fatigue du cinéma européen (exception faite pour le français, d'accord, mais pour combien de temps ?), quelle est donc l'arme fatale ? Un film comme celui d'Altman, précisément ! Incendiaire et jubilatoire, *The Player* renvoie vrais faux créateurs et faux vrais chefs-d'œuvre à leur incommensurable vacuité. C'est dire qu'on en sort ébloui et ragaillard. »

Pierre Murat, in *Télérama*, 13/05/1992

« Pour avoir grandement profité de la liberté artistique des années 70, Altman voit d'un mauvais œil le retour au classicisme du cinéma des années 80 : intrigues simples, stars souriantes, happy end obligatoire, toute-puissance du producteur sur le réalisateur, les enjeux financiers du film l'emportant définitivement sur l'ambition artistique. *The Player* est le reflet de cette frustration, une satire virulente de ce qu'est devenu Hollywood dans les années 80 : un repère de yuppies plus préoccupés par leur carnet d'adresses et leur compte en banque que par l'histoire du cinéma. *The Player* se moque d'Hollywood mais est aussi un film hollywoodien, une fresque aux multiples personnages comme le réalisateur les affectionne, traversée de morceaux de bravoure technique (l'ouverture) et d'un cortège de stars. »

L'Avant-Scène Cinéma n° 594, juin 2012

Pour aller plus loin

CIMENT Michel (coord.), « Robert Altman, artiste et rebelle » (dossier), in *Positif* n°562, décembre 2007. **Cote : P00009**

COURSODON Jean-Pierre, « *The Player* : Hollywood dans un miroir », in *Positif* n°377, p 6, juin 1992. **Cote : P00009**

HENRY Michael, « Hollywood n'est qu'une métaphore », entretien avec Robert Altman, in *Positif* n°377, p 8, juin 1992. **Cote : P00009.**

MAGNY Joël, « Hollywood au miroir », in *Cahiers du cinéma* n° 457, juin 1992. **Cote : P00005**

TOURNES Andrée, « *The Player* » (article sur le film et conférence de presse de Robert Altman), in *Jeune Cinéma* n° 215, mai/juin 1992. **Cote : P00008**

¹ *Positif* n°226, janvier 1980.